

# **LE TIBESTI, BASTION DE NOTRE AFRIQUE NOIRE**

## **par le lieutenant Gil Roure des troupes coloniales**

### **Récit paru dans L'Illustration N° 5013 du 1<sup>er</sup> avril 1939**

Au centre du Sahara oriental, à mi-distance entre le lac Tchad et la Méditerranée, se dresse le massif du Tibesti. Longtemps ignorés des géographes, mystérieux et gigantesques pour le nomade habitué aux horizons infinis et plats du Ténéré, ces monts inspiraient la crainte. Les traitants arabes qui de Libye se rendaient au Bornou ou au Ouadaï pour troquer des armes contre des esclaves, de l'or et des plumes d'autruche évitaient ses abords. Les monts de Tummo à l'ouest et l'oasis d'Ounianga à l'est, où passaient les pistes chamelières, n'étaient pas à l'abri des Toubous pillards, qu'abritaient les gorges sauvages et désolées du Tibesti. (Toubou, littéralement homme du rocher, est le nom donné par les Arabes aux habitants du Tibesti. Eux-mêmes se nomment Tedas.)

Situé sous le tropique du Cancer, le massif a l'aspect d'un triangle d'environ 400 kilomètres de côté, dont l'arête dorsale ressemble à un Y très ouvert. La diversité de ses formes tient à la nature variée des terrains. Le terrain ancien, constitué par des roches schisto-cristallines, est découvert au nord, où il donne au pays l'allure monotone d'une pénéplaine ensablée. Les grès qui recouvrent cette base sont beaucoup plus pittoresques, car l'érosion y a découpé des formes jeunes et sauvages, mais les volcans qui couronnent l'édifice les ont surpassés en beauté. Leurs cônes noirâtres et leurs cratères à pie semblent receler un mystère, mais en réalité ce n'est que le refuge de quelque bandit. Les coulées de basalte ont été entaillées par l'érosion puissante des eaux dévalant des sommets et se creusent en canons gigantesques. Ce sont ces volcans qui constituent les crêtes du massif, les sommets étant dénommés « ehi », les plateaux, « tarso », et les vallées, « enneri ».

Le versant nord s'abaisse en pente douce vers le désert de Libye entre deux antennes que projette la chaîne des volcans. L'une, le Kémet, s'articule au Kré Daon par des orgues basaltiques et va mourir sous les sables en direction de Koufra. L'autre, le massif d'Abo, s'articule au Toussidé et relie le Tibesti au Hoggar par les monts d'Afafi et de Tummo. La monotonie des collines schisteuses fait goûter davantage le pittoresque verdoyant des cirques d'Ouri, de Guézenti, d'Omou et d'Aozou.

Deux grandes vallées s'articulent dans ce chaos et ouvrent un passage de chaque côté du Tiéroïko (2.910 mètres), nœud orographique principal : le Bardagué, orienté au nord-ouest et le Yebbigué, qui coule vers le nord. La vallée du Bardagué s'amorce au pied du tarso Toon puis, tournant à l'ouest, elle reçoit de nombreux affluents dont l'ensemble forme le Zoumri. C'est la région des jardins et des dattiers par excellence, mais il faut arriver à Bardaï pour trouver des frondaisons importantes et des jardins de quelque étendue. La nappe d'eau y affleure. C'est le centre agricole le plus important du Tibesti. Le Yebbigué ne présente pas la même valeur : sa vallée se dessine péniblement parmi les blocs démesurés écroulés du Tiéroko ; à Yebbi Bou, l'eau affleure aussi donnant naissance à une belle palmeraie ; plus bas il en est de même du seuil de Yebbi Souma.

Du Bardagué on passe sur le versant sud par le col de l'ehi Yeï, qui, à 2.000 mètres, ouvre la voie vers l'enneri Modrounga et la vallée de Miski. La palmeraie de Modra, au fond de son ravin, véritable repaire de flibustiers, garde la passe ; Yebbi Bou garde l'autre col au pied du tarso Mohi. Le val Miski ouvre la voie vers le Borkou ; les torrents du Koussi s'y précipitent et vont remplir de grandes cuvettes, où le sable les boit lentement.

L'Emi Koussi ne tient au massif que par son flanc nord ; ses autres versants descendent en gradins, car les coulées de basalte se sont solidifiées en s'étageant. C'est le point culminant : 3.415 mètres. Son cratère immense abrite quelques chasseurs de mouflons et les bânis qui n'ont pas acquitté le prix du sang. Là poussent les plantes odorantes et aphrodisiaques recherchées des Orientales jusqu'aux rivages de la Méditerranée. D'autres cratères aussi grandioses jalonnent la crête. Celui de Soborom, où le volcanisme a des manifestations actives : solfatares, sources tonnantes, boues chaudes et geysers dont l'eau bouillante riche en acide sulfurique guérit les dermatoses des Toubous. Le Trou au Natron, qu'il faut un jour pour contourner et un autre pour descendre, frappe l'imagination par ses proportions impressionnantes et l'à-pic de ses falaises. Le fond du cratère, tapissé de sels étincelants, est percé par de petits volcans qui semblent la progéniture du grand Toussidé, que Nachtigal vit fumer.

Le versant sud, abrupt, est raviné par les eaux, qui lorsqu'il pleut se précipitent dans les canyons avec une puissance infernale et poursuivent leur course bien loin dans la plaine par l'enneri Yoo. Peut-être ces eaux vont-elles alimenter les pays bas du Tchad. Nous sommes loin de

la majesté des fleuves soudanais. Ici les enneri ne coulent qu'un jour ou deux par an et bien souvent ils passent des années dans la sécheresse la plus absolue. Ainsi le poste d'Aozou n'a pas reçu de pluie depuis six ans.

D'aussi faibles précipitations ne permettent pas un mode de vie exclusivement agricole. Le Toubou est avant tout un nomade, éleveur de chameaux et de chèvres. Son premier souci est de trouver un pâturage pour son troupeau ; ses recherches infructueuses le conduisent parfois fort loin, jusqu'au Kaouar ou au Bahr el Ghazal. Les distances ne le rebutent pas, car c'est le meilleur marcheur de toute l'Afrique, et le chef actuel de Zouar, Alifa Guetimi, aime faire le récit des rezzous lointains qui le conduisirent par delà le pays targui au bord d'un grand fleuve, le Niger. Avant notre venue, les Toubous avaient acquis une réputation incontestée de pillards de classe. Cette réputation est fort ancienne, car Hérodote nous parle déjà des expéditions dirigées contre eux de Libye. « Les Garamantes font la chasse aux Ethiopiens troglodytes sur des chars à quatre chevaux », « car ces Ethiopiens troglodytes sont les plus rapides à la course à pied de tous les hommes dont nous avons entendu parler ». « Ces troglodytes se nourrissent de serpents, de lézards et d'autres reptiles ; ils parlent une langue qui ne ressemble à nulle autre, mais au cri des chauves-souris. »

La caractéristique du Toubou est son esprit méfiant et individualiste. Avant notre venue, la crainte des rezzous aussi bien que la méfiance engendrée par les querelles intestines obligeaient la population à se disperser et les petits villages de montagne étaient tous des nids d'aigle. Avec la paix française, le Toubou s'est apprivoisé, si bien même qu'il s'engage comme guide au service des méharistes. Il faut espérer qu'on ne négligera pas l'appoint d'un tel auxiliaire dont les qualités d'endurance, d'agilité et de ruse font un excellent goumier. La formation de goums toubous n'est qu'une question de tact ; nos officiers se passionnent pour ces problèmes et les résultats qu'ils ont obtenus chez les Touareg ne peuvent être qu'un encouragement dans cette voie. Il n'y eut jamais d'ailleurs d'inimitié profonde entre l'indigène et son conquérant, et notre véritable ennemi dans les confins ne fut pas le Toubou, mais bien le Khoan de la Sendussia, qui pressurait les sédentaires des palmeraies. L'activité conquérante et xénophobe de cette secte farouche nous obligea à occuper le Tibesti pour assurer la sécurité de nos pasteurs du Tchad et du Bornou.

Jusqu'au 11 novembre 1929, il releva du cercle de Bilma ; à cette date eut lieu le transfert officiel du Tibesti de l'A. O. F. à l'A. E. F.

Le 7 janvier 1935, par les accords de Rome, la France cédait à l'Italie 114.000 kilomètres carrés de territoires à la frontière méridionale de la Libye. Pour l'Italie, cette avance de 100 kilomètres de la frontière était plus un gain stratégique qu'une amélioration économique.

Dès juillet 1935, une mission automobile italienne partie de Murzuch parvenait à Aozou, poste français situé dans la zone concédée. Malgré l'opinion générale qui minimisait la valeur des territoires cédés, le major Paradisi, commandant la mission, ne cacha pas son étonnement devant l'œuvre des Français. Là où il ne croyait trouver que quelques gueux faméliques dans un désert de pierres, il pouvait passer en revue, dans le cadre grandiose d'une oasis de montagne, une garnison fière de son poste, une section méhariste entraînée et une population confiante. Cette randonnée présentait un intérêt beaucoup plus sportif que militaire et montrait surtout les difficultés que devait surmonter un détachement motorisé pour pénétrer dans le Tibesti. Par la suite, les Italiens se préoccupèrent surtout de rechercher des terrains d'aviation. L'année suivante, une mission venue de Koufra aménageait un petit terrain à proximité d'Aozou. Au cours de ces liaisons, le meilleur esprit d'entente régna entre les troupes françaises et italiennes, car une estime réciproque présida à ces relations.

La dénonciation unilatérale des accords est venue mettre fin à cette œuvre de paix. Il importe de veiller, car l'axe Berlin-Rome-Tripoli souhaite de se prolonger jusqu'à Douala. Cette veille est plus aisée sur l'ancienne frontière qu'elle ne l'aurait été sur celle de 1935, qui donnait aux Italiens des points d'eau au Tibesti, supprimant en fait l'obstacle du désert de Libye.

Les régions limitrophes de la Libye sont réparties entre quatre territoires : la Tunisie, le territoire des Oasis, le Niger et le Tchad. Les grands principes de la défense sont les mêmes pour ces quatre territoires dont la liaison est assurée par un réseau de pistes carrossables très étudié. Presque toutes les races de notre empire africain sont présentes à cette garde.

Le 30 décembre 1937, la liaison intercoloniale des confins sahariens manifestait cette étroite unité des doctrines et des volontés. Tandis que les cadres français élaboraient le compte rendu, les troupes exprimaient par des danses heurtées et scandées leur joie de l'escale trouvée après une semaine de marche. Tous, tirailleurs, Sahra du Chari, Haoussa du Bornou, Djerma de Niamey et goumiers, Chaamba du Grand Erg, Touareg de l'Aïr, Ouled Sliman du Kanem, célébraient cette union de l'ancre coloniale et du croissant étoilé autour des feux odorants où chauffait le thé à la menthe. Tous, blancs ou noirs, officiers ou goumiers, qu'ils soient des postes ou des méharistes,

motorisés ou montés, tous sont des sahariens. Trempés par la rude vie du désert, perdus à plus de trois mois souvent de leur pays, ils vivent dans l'exaltation que procurent les responsabilités, l'isolement et les horizons sans cesse nouveaux. Ils ont pour exemples Foucauld, Laperrine et combien d'autres, dont le dernier sommeil n'est abrité que par quelques pierres.

Au Tibesti, la nature chaotique et compartimentée du terrain, la dispersion des ressources obligent nos détachements méharistes à une perpétuelle errance. Un groupe nomade est une troupe aguerrie et sportive qu'un jeune officier colonial est fier de commander. Changeant vingt fois de carré (organisation défensive d'un groupe nomade qui s'arrête) au cours d'un hiver, couvrant plus de 10.000 kilomètres par ses patrouilles et ses déplacements, le groupe nomade est présent partout. Son action ne se cantonne pas dans le domaine tactique, car, le Tibesti étant une subdivision militaire, les trois pouvoirs, politique, administratif et militaire, sont réunis dans la même main et imposent des obligations variées. Tour à tour topographes, administrateurs, juges, guérisseurs, puisatiers, architectes... mais aussi douaniers et percepteurs, les officiers et les sous-officiers du Tibesti sont les artisans de sa mise en valeur.

Une fois terminée l'époque des rezzous, le conquérant, transformé en administrateur, s'est préoccupé de fournir des ressources nouvelles à une population que ne décimaient plus les maladies ni surtout les combats et les rixes. La présence des troupes d'occupation est une source de profits pour le Toubou ; mais, au moment même où les besoins augmentaient, la main-d'œuvre habituelle, le « captif », disparaissait. Nègres de la savane, butin le plus fructueux des rezzous, ces esclaves ont été libérés par nos soins. Certains, satisfaits de leurs maîtres, sont demeurés en qualité de serviteurs rétribués ; d'autres ont trouvé des emplois auprès des Français ; fort peu ont demandé à rejoindre leur pays, qu'ils ignoraient le plus souvent, ayant été razzés fort jeunes.

Le nomade toubou répugne au travail des jardins, car, malgré la faiblesse de ses convictions religieuses, il n'ignore pas la parole de Mahomet : « Le déshonneur entre dans la maison avec la charrue. » II préfère effectuer au pas lent des caravanes des convois rémunérateurs pour le ravitaillement des troupes. A son retour au campement, il rapporte une pièce de soie pour parer sa femme au jour du tam-tam, quelques pains de sucre et le « shai » qui chantera dans la thèière tandis qu'il contera sa randonnée.

La culture du dattier a bien été développée et des cultures vivrières nouvelles introduites, mais les terres arables et les ressources en eau sont très limitées. Les mesures de prévoyance telles que la création de citernes et de silos communaux ne permettent pas encore de narguer la sécheresse. Pour parer à cette disproportion entre la consommation et la production on pourrait envisager une augmentation du recrutement local pour nos unités méharistes. Cette mesure simplifierait le problème du ravitaillement, car elle permettrait de diminuer le nombre de bouches étrangères au pays. Ce problème économique est à l'ordre du jour, car, dans un avenir très prochain, le nomade verra disparaître la meilleure source de ses gains, qui est le convoi.

Le chameau a vu son domaine se rétrécir et tout comme le cheval il devra se résoudre à céder une place croissante au camion. L'enneri voisin est déjà pourvu d'un réseau de pistes excellentes et depuis près de cinq ans le ravitaillement y est effectué par des camions militaires ou civils. Le Borkou est relié depuis deux ans au réseau du Sud et le Tibesti, depuis l'année dernière, s'enorgueillit de posséder la piste carrossable la plus haute du Sahara. C'est là l'œuvre des méharistes, qui ont relié les pays bas du Tchad au centre du Tibesti, franchissant à 2.350 mètres la grande crête ouest-est.

Mis à part les avantages militaires et économiques, cette réalisation offre un intérêt touristique indéniable. En notre siècle où le voyageur s'éloigne chaque jour davantage à la recherche d'horizons nouveaux, qui n'aimerait connaître Bardaï, le poste le plus éloigné de notre empire ? Dans un avenir prochain, peut-être y verra-t-on un palace du désert : ce qu'on trouve déjà sur la ligne du Hoggar. Ceux que ne rebute pas l'hospitalité franche et cordiale de rudes sahariens, ceux qui veulent pour un temps sortir de l'atmosphère querelleuse de notre civilisation et se retremper dans l'ambiance des âges bibliques, ceux-là trouveront au Tibesti l'étincelle nécessaire à nos esprits blasés.

Quittant Bardaï, cette certe oasis où les palmes se pressent ondoyantes entre des falaises de grès rouge, la piste pénètre bientôt dans le « bled el chetan », le pays du diable. Démons, ces animaux de jadis gravés sur les rocs de l'enneri Oudingueur ; démons, ces blocs de basalte que le vent a sculptés étrangement ; démons, ces mouflons bondissants, figures vivantes du dieu Ammon-Ra ; démon, enfin, ce Toussidé, dont la silhouette sombre poursuit le nomade à plusieurs jours de chameau. A son pied, la piste longe vertigineusement l'immense Trou au Natron, qui semble garder précieusement une neige immaculée. Descendant en lacet jusqu'au pays des cailloux géants, Aderkéluli, la piste contourne le Tibesti pour arriver à Zouar, le chef-lieu de subdivision. Minuscule dans ce cirque grandiose, le village est dominé de toutes parts par des

falaises à pic que seuls escaladent les mouflons. Abandonnant le Tibesti, la piste traverse ensuite rapidement l'Erg brûlant et le Ténéré désolé ; elle oblique à l'est au sommet de l'Angamma, falaise qui marque la limite de la mer paléo-tchadienne. Avec un peu de chance, s'il s'éloigne de la piste pour tirer une gazelle, le voyageur peut trouver quelque hache de pierre polie, vestige d'un âge plus clément. Bien vite il s'éloignera des palmiers doums de Kichi Kichi, assaillis par le vent de sable, et parviendra à Faya, la grande oasis, source de délices pour le nomade comme pour le voyageur.

Peuplée de quelques milliers de sédentaires en hiver, Faya, chef-lieu des confins du Tchad, voit les nomades arriver par dizaines de mille au moment de la récolte des dattes. Le voyageur peut alors en ce lieu étudier toutes les populations du Sahara oriental, depuis les Arabes Mahamid venus d'Abéché jusqu'aux marchands libyens venus de Koufra. Il ne pourra se lasser des tam-tams tant les danses sont variées : balancements pudiques des Anakazza coiffées de plumes d'autruche, envol comique et petits pas hésitants des Toubous, dont les boucles d'oreilles tintent, rythme scandé et viril des Fezzanais. Mais bientôt, avec les premières pluies, la ville perd ses nomades bruyants, soucieux de leurs troupeaux ; seuls demeurent les sédentaires et les Fezzanais.

Ces derniers sont arrivés il y a huit ans dans notre colonie. Refoulés de Murzuch et de Koufra par le dernier bond de la conquête de la Tripolitaine, ils vinrent chercher refuge chez nous. Ils apparurent par milliers, assoiffés, exténués des combats et de la marche dans le désert. Les Français les recueillirent, les soignèrent, leur donnèrent de quoi vivre, et bien vite ils comprirent que les Khoans de la Senoussia avaient eu raison de leur prêcher l'exil, car les Français sont bons. Ils sont nombreux maintenant à vouloir s'enrôler dans nos unités méharistes, mais la France, soucieuse de correction à l'égard des autres puissances, n'a pas voulu armer d'anciens rebelles.

Dans *la Conquête du Sahara*, essai de psychologie politique, le professeur Gauthier signale cette évolution : « Chez les barbares, la même famille fournit, et l'on peut ajouter sans doute que le même homme devient indifféremment un héros de l'indépendance ou un sous-officier médaillé. Tout l'art de la conquête coloniale consiste à favoriser ce dernier avatar au détriment du premier, et c'est en grande partie une question de tact. »

Ce tact, les Faidherbe, les Gallieni, les Lyautey ont suffisamment prouvé qu'il était le propre de l'officier français.

**Lieutenant GIL ROURE**